



Afrika Zamani Nos. 9&10, 2001–2002, pp. 102–125

© Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en
Afrique & Association des historiens africains 2002 (ISSN 0850-3079)

Les petites Suzette aux colonies. *La Semaine de Suzette* et la culture coloniale pendant l'entre-deux-guerres

Alain Tirefort*

Résumé

La Semaine de Suzette, hebdomadaire destiné aux enfants, qui plus est aux jeunes filles, paraît pour la première fois en 1905. Fondant son succès sur la qualité de ses textes, sur ses rubriques variées, et sur l'image, *La Semaine de Suzette* doit sa célébrité entre autres aux aventures de Bécassine, la petite bretonne dessinée par Joseph Pinchon sur scénario de Caumery.

Comme les manuels scolaires ont modelé l'esprit des écoliers français de la Troisième République, en diffusant un message patriotique et colonial, la littérature de jeunesse participe à sa manière à l'imaginaire colonial. Il est donc intéressant d'appréhender comment ce «joli journal» illustré, bourgeois et catholique, a oeuvré pour ancrer dans les jeunes mentalités la conscience de «la plus grande France». Plus particulièrement comment les représentations des Africains et des Asiatiques ont été véhiculées auprès d'un public de fillettes?

La Semaine de Suzette—1905/1960—reflète-t-elle une idéologie fondée sur la conviction de la supériorité européenne? Fait-elle rêver d'aventures «exotiques» et de l'Empire? Produit-elle des discours—textes et images—identiques à ceux que délivre au même moment la presse enfantine masculine?

Abstract

La Semaine de Suzette, a weekly magazine for girls, first appeared in 1905. Building its success on the quality of its texts, its varied columns and iconographies, *La Semaine de Suzette* owes, among other things, its fame to the adventures of Bécassine, the young Breton girl drawn by Joseph Pinchon based on a story by Caumery. As the textbooks modelled the spirit of the Third Republic French school pupils, by diffusing a patriotic and colonial message, the youth literature takes part in its own way in consolidating the colonial imaginary. It is thus interesting to understand how this well illustrated 'lovely', middle-class and catholic newspaper has worked to anchor in young sensibilities the conscience of 'Great France'. More particularly, how the representations of the Africans and Asian were conveyed to a young girl audience. Does *La Semaine de Suzette*—1905–1960—reflect an ideology based

* Professeur d'Histoire, Université de Nantes, France.

on the conviction of the European superiority? Does it make its readers dream of 'exotic adventures and imperial possession'? Does it generate discourse—texts and images—dential to those, produced at the same time by the male child press?

Le contexte

1905. Les lois scolaires ont vingt cinq ans, comme l'enseignement secondaire féminin public (Loi Camille Sée du 21/12/1880). Un quart de siècle également sépare la création de l'école normale supérieure de Fontenay-aux-Roses (13/07/1880)¹ de la loi de la séparation des Églises et de l'État, publiée au *Journal Officiel* du 11/12/1905. Depuis plus d'une décennie, le renforcement de la scolarité a élargi le public potentiel de l'information écrite. La presse féminine est entrée dans son ère moderne ; Hachette, Armand Colin, Delagrave ... autant de maisons d'édition qui éditent des journaux pour enfants.

1905. La Semaine de Suzette voit le jour, avec pour vocation celle «d'amuser et aussi d'instruire»² les fillettes entre 8 et 14 ans. Cet objectif, elle essaiera de le tenir, un demi-siècle durant; hormis quelques années d'interruption au moment de la Deuxième Guerre mondiale, ce «joli journal» sera proposé chaque semaine à plusieurs milliers de petites françaises, et ce, jusqu'en 1960, année des indépendances africaines.

1905. La prise de possession du Monde par l'Europe est par ailleurs une réalité. La conquête de l'Afrique noire, qui s'achève quelques huit ans plus tard, marque pratiquement la fin de «l'âge de l'impérialisme triomphant» sur le plan des relations internationales. Dans l'histoire de la colonisation, c'est aussi le début d'une ère nouvelle: celle de l'exploitation systématique des ressources et des hommes désormais soumis à la «paix coloniale». En 1905, l'Afrique Occidentale Française vient de prendre forme; après dix ans de «règne», le gouverneur général Gallieni livre à Victor Augagneur une Grande Île «pacifiée et francisée». Trois entités, Afrique du nord et Moyen-Orient, Afrique noire et Madagascar, Indochine, enrichissent la France de quelques neuf millions de km² et quarante huit millions d'habitants, bien qu'un autre quart de siècle sépare encore cet Empire de «la plus grande France», celle de l'exposition coloniale internationale de 1931. Invitant la foule des visiteurs à parcourir «le merveilleux album animé dont le public tourne les feuilles»³ à dater du 6 mai 1931, l'exposition de Vincennes a contribué à apprendre aux Français à «penser impérialement»; elle a indéniablement suscité des vocations de colon auprès des jeunes⁴. Tant par la campagne iconographique (affiches) qui la précède, que par les lieux pittoresques à visiter ou les comptes rendus journalistiques⁵, Vincennes s'inscrit dans la droite ligne

des discours mis en textes et en images depuis les années Ferry, afin de promouvoir l'idée coloniale.

À sa manière, *La Semaine de Suzette* a-t-elle participé à l'éducation impériale? Avant que ne s'organise réellement la propagande officielle⁶, bénéficiant en outre de l'apport de la radio et du cinéma, quelle peut-être sa contribution à la geste coloniale? L'analyse des représentations dans un hebdomadaire destiné aux enfants—qui plus est aux filles— c'est-à-dire dans une littérature propice à l'élaboration de mythes et à l'héroïsation, permet de lever le voile sur le message que l'on veut adresser au vivier potentiel que représente une certaine jeunesse, et d'appréhender un des relais essentiels de la culture coloniale.

Étudier *La Semaine de Suzette*, au moment où l'outre-mer devient intime aux Français, c'est aborder en premier lieu l'histoire des représentations—ici, appliquées aux colonies, sous la Troisième République— la construction du sauvage; la construction de la distance entre «eux» (les indigènes) et «nous» (les Européens)⁷. C'est en même temps analyser un des supports de la diffusion de ces représentations, de la «contamination de l'opinion publique [...et] des enfants»⁸, en occurrence la presse enfantine, un champ qui reste encore à défricher⁹.

C'est enfin réintroduire les femmes dans l'Histoire de la Troisième République et de l'Empire colonial français, en interrogeant, à propos de la littérature enfantine, la pertinence de la notion de *gender history* née timidement mais audacieusement au début des années 1970.

La presse enfantine féminine produit-elle des discours et des images identiques à ceux que délivre la presse enfantine masculine?¹⁰

Pour des filles de bonne famille

À la mort de Jules Verne, le 24 mars 1905, la littérature enfantine s'est déjà imposée comme un genre spécifique avec un public, des écrivains et des illustrateurs. Depuis le milieu du XIXe siècle, une quarantaine de publications, pour moitié hebdomadaires¹¹, ont tenté d'éduquer «les jeunes personnes» en ouvrant progressivement leurs pages à l'image puis à la bande dessinée. De 1905 à 1939, ce ne sont pas moins de 62 journaux d'enfants—dont 16 ont une durée de vie éphémère n'excédant guère 24 mois—qui tentent de séduire et de fidéliser un public de plus en plus nombreux¹², tout en faisant face à la concurrence des «comics» en provenance de l'étranger, notamment des États-Unis.

Comme l'ont fait auparavant Hetzel et Hachette, les groupes éditoriaux ont leurs auteurs et leurs illustrateurs maison dont ils publient les romans en feuilleton, avant pour les meilleurs d'entre eux, de les faire

PRIX : 10 CENTIMES N° 13. 29 Avril 1925. (11^e Année)

LA SEMAINE DE SUZETTE

PARAÎSSANT LE JEUDI

ABONNEMENTS France, Algérie, Belgique, 6 fr.
d'un an (tous pays)..... 8 fr.

BUREAU DE L'ADMINISTRATION
15, Quai des Grands-Boulevards, 15, PARIS

LA PETITE SŒUR

C'est une enfant très
belle - une Marie-
Louise. Elle est
à son seul frère, Georges, beaucoup plus âgé
qu'elle, du reste qu'elle
dit une fille est encore
le bébé, l'enfant gâtée
de toute la famille,
et de son frère tout
le premier.

Maria-Louise, d'ailleurs, aime Georges à la folie. Or, pour la première fois de sa vie, la petite fille a un grand chagrin : son frère a dû partir pour la guerre. Elle a beaucoup pleuré, et maintenant, elle ne pense qu'à son cher absent.

Demain appar-
tissant à des fem-
mes sœurs qui ne
peuvent plus faire
pour eux. Or, au cours
des longues Mar-
tins, M^{lle} la di-
rectrice fait un appel
de l'argent de chacun
auprès de ses élèves.

Enfin, elle lui écrit et lui
envoie toutes sortes de cadeaux.
D'ailleurs, Georges est parti les pre-
miers. Son père, sa mère, ses autres
frères le suivent à l'école. La petite Louise ne veut
plus de rien, elle veut la compagnie de son grand
frère Georges.

Elles y répondent
immédiatement. Chacune
a fait fonctionner son crochet et sur sa petite borne, sous M^{lle} la
directrice collectionne ses collections de pagnes. Les chefs les dis-
tribuent aussitôt aux besoins de leurs hommes, et leur donnent re-
mède, mais ont un avantage à leurs besoins.

Chaque des élé-
mes a donné son ad-
ressaire peut tout à son
service. Marie-Louise n'a
pas eu la dernière à apporter son offre.
de. A sa grande surprise, son quatorze
de jours après l'envoi de son offre, elle reçoit

paraître dans des collections de livres pour la jeunesse. Ainsi la Société Parisienne d'Édition, dirigée par les frères Offenstadt, donne-t-elle naissance à *L'Épatant* (1908-1960), *Fillette* (1909-1964), *Cri-Cri* (1909-1968) et *L'Intrépide* (1910-1937). De même, la Maison de la Bonne Presse, qui vise pour public les jeunes filles catholiques du monde rural, lance-t-elle à son tour *l'Écho de Noël* (1906-1907), *L'Étoile Noëliste* (1914-1935) et *Bernadette* (1923-1940). À son tour, Maurice Languereau, bourgeois parisien associé à l'éditeur Henri Gautier qui possède déjà l'hebdomadaire *Les veillées des chaumières*, annonce fin 1904 la parution prochaine de *La Semaine de Suzette*.

Un joli journal

Plus cher que la presse Offenstadt—dix centimes le numéro—c'est un hebdomadaire soigné de douze pages et de format 22x32 qui paraît pour la première fois le 2 février 1905. Si le texte domine, l'image et la couleur n'en sont pas moins présentes. La structure de *La Semaine de Suzette* ne subit pas de modification pendant tout l'entre-deux-guerres. Une historiette en images et textes occupe la première page, suivie d'un roman feuilleton, illustré de plusieurs dessins en noir insérés sur les pages suivantes. Après une double page centrale, récréative, ce journal propose des jeux, des poèmes et des rubriques pratiques modélisées sur la presse féminine: recettes de cuisine, travaux d'aiguilles ... *La Semaine de Suzette* se clôt enfin sur un autre récit en feuilleton illustré. Tout journal moderne accorde dans ses colonnes une place non négligeable aux annonces publicitaires; *La Semaine de Suzette* ne déroge pas à cette nécessité¹³. De même, dispose-t-elle d'un courrier de jeunes lectrices auquel «Tante Jacqueline» répond régulièrement.

L'image sur laquelle la presse enfantine fonde de plus en plus son succès joue donc ici un rôle important. Comme *L'Épatant* a ses vedettes avec «les Pieds Nickelés», ou encore *Fillette* avec «l'Espiègle Lilli»¹⁴, *La Semaine de Suzette* a «Bécassine», dessinée depuis 1905 par le peintre Joseph Pinchon sur scénario de Caumery, pseudonyme de Maurice Languereau¹⁵. Comme Simone de Beauvoir, Jean Paul Sartre ou Henri Troyat dans leurs récits autobiographiques (Barjavel (1980), Beauvoir (de) (1971), Sartre (1984), Troyat (1992). René Barjavel, en évoquant le bureau de tabac de Nyons sa ville natale, ne manque pas de souligner l'attrait que ces journaux illustrés ont eu sur lui:

Sa boutique était pour moi le palais des enchantements, la merveille des merveilles. Sur une table, à l'intérieur, s'épalaient tous les illustrés qui ouvraient les portes de mon univers de rêve: Cri-Cri, l'Epatant, qui pu-

« Les aventures de Bab-Azoum »
La Semaine de Suzette du 28/10/1920

L'assimilation vue par Bab-Azoum



Chaque enfant doit une plante
des pieds douce comme une rose.



« Françoise et les Blanc-Blanc »
La Semaine de Suzette du 09/06/1938
et du 23/06/1938

L'altérité



Françoise, muette de surprise, considérait
Noumou.

bliait les aventures des Pieds-Nickelés, le Petit Illustré, l'Intrépide, où étaient relatés les exploits d'Iko Térouka, détective japonais. Et la Croix d'honneur, spécialisée dans les actions héroïques des soldats français. Je préférais les Pieds-Nickelés et Iko Térouka. Et puis, les grands formats, Les Belles Images et la Jeunesse Illustrée, et puis les illustrés pour les filles, avec Bécassine et Lisette. C'est dans les Belles Images ou la Jeunesse Illustrée que j'ai fait, avant de connaître Jules Verne ou Welles, mon premier voyage dans la Lune (Fourment 1987: 166).

Ainsi Annaïk Labornez, la petite bretonne en costume traditionnel, connue sous le sobriquet de Bécassine, pas très futée mais d'une désarmante naïveté, fidèle domestique de la marquise de Grand' Air pour laquelle elle quitte son village de Clocher-les-Bécasses, captive-t-elle «les jeunes filles sages» jusqu'en 1950, soit près d'une décennie après que Joseph Pinchon était décédé. Le succès de Bécassine, au-delà du personnage lui-même, est lié à ses aventures qui dépassent la Bretagne, Paris et l'espace hexagonal, et font de celle-ci, malgré son allure, une fille de son temps. Bécassine voyage¹⁶, utilise divers moyens de locomotion—l'avion par exemple—exerce plusieurs métiers, et comme les Pieds Nickelés ou l'Espiègle Lilli participe au Premier Conflit mondial ; de son engagement, trois histoires seront tirées, «Bécassine pendant la guerre» (1916), «Bécassine chez les alliés» (1917) et «Bécassine mobilisée» (1918)¹⁷.

Un journal «comme il faut»

Sensible à l'actualité guerrière comme en témoignent également les «Mémoires de Pompon, chien de guerre», *La Semaine de Suzette* offre à son jeune public des rubriques variées. Nonobstant les sujets de divertissement et le fait qu'elle s'adresse à des fillettes¹⁸, elle ne craint pas d'aborder les grandes questions qui se posent à la société française, telles que l'éducation ou la politique. Chrétienne, elle n'échappe guère à la bataille sur la laïcisation de l'enseignement. Elle accorde une place de choix à la morale religieuse¹⁹, souligne que le catholicisme «est l'enseignement de l'amour d'autrui et de la compréhension des malheurs d'autrui», et que l'Islam avilit la femme:

N'oubliez pas, mesdemoiselles que le christianisme a réhabilité la femme, que les peuples d'Orient traitent encore de poupée inutile ou en bête de somme!

Dès son premier numéro, *La Semaine de Suzette* présentant aux parents son propos éducatif, «aider à semer dans la jeune âme de votre enfant la bonne graine», dessine le portrait de la Suzette idéale par la plume de «Tante Jacqueline»:

Une enfant digne de *La Semaine de Suzette* doit posséder toutes ces vertus là : obéissance, douceur, sobriété, politesse, charité entre soi, pitié envers les animaux, respect de la vieillesse et de l'infortune, afin de ressembler le plus possible aux bons parents qui l'ont abonnée à cette petite revue joyeuse et morale.

Quels que soient la rubrique envisagée, le cadre historique ou géographique des petites histoires ou des romans dont la fillette est l'héroïne, le discours est sous-tendu par le même objectif. L'issue heureuse des récits et le triomphe de l'ordre social, où chacun doit rester à sa place, n'apparaissent que comme la résultante logique de la mise en valeur des qualités morales des acteurs. Bécassine, la petite bretonne incarne parfaitement cette vision conservatrice de la société, qui n'est autre que celle de son scénariste et éditeur, Maurice Languereau. Au service de la marquise de Grand'Air, elle en adopte les valeurs et les préjugés. Toute fraîche sortie de son terroir, naïve, «naturelle» par ses propos autant que par ses actions, elle symbolise le bon sens et la sagesse populaire, d'où sa force de persuasion.

Il serait abusif toutefois d'enfermer *La Semaine de Suzette* dans un conservatisme passif. Suzette comme Bécassine, loin de vouloir se cantonner dans une espace restreint—à l'échelle nationale, voire régionale—et dans le temps présent, se veut actrice et se projette dans l'avenir. Avec les idées du milieu bourgeois auquel elle appartient, Suzette, qui se met au service de son pays, pouvait-elle rester à l'écart de l'aventure coloniale?

Suzette et l'empire colonial

Fait relativement surprenant, Suzette attire fréquemment l'attention de ses jeunes lectrices sur la présence française dans le monde et, tout particulièrement, aux colonies.²⁰ En dehors d'allusions éparses dans quelques rubriques de jeux, de vie pratique, ou dans de courtes bandes dessinées—Bécassine, mais aussi bien d'autres personnages²¹—plusieurs romans publiés en feuilleton peuvent mériter l'épithète de coloniaux. Répartis sur plus d'une centaine de numéros, ils ont ainsi participé à façonner des croyances, encourager des certitudes ou susciter des vocations.

«Le voyage de Mimose»²². Répondant à un appel à l'aide du prince de Woncore, dont l'épouse et les enfants ont été enlevés pour s'être convertis au catholicisme, le Marquis de Bages et sa nièce Marie-Rose (Mimose), une jeune orpheline, se rendent en Inde (région de Bénarès) sur le Yacht *Emeraude*. Au terme de multiples aventures—enlèvements, rixes, stratagèmes, ... —le prince et sa famille échappent aux menaces de mort des

Brahmanes, et regagnent définitivement la France sur le yacht du marquis.

«Le charmeur de serpents»²³ met en scène, aux Indes, un couple d'Anglais et leur fille Mary, âgée de douze ans. Enlevée par un Indien sikh pour n'avoir pas compris—rire moqueur—les rituels de purification qui se déroulent dans le Gange, offerte comme esclave à un prince, puis délivrée par un charmeur de serpents, Mary grâce à son courage et à sa foi finit par retrouver ses parents. S'étant entre temps liée d'amitié avec une jeune Indienne, Sodja, elle ne regagne pas l'Angleterre sans que ses parents ne l'aient auparavant adoptée.

«À la conquête de l'Atlas»²⁴ raconte les actes de courage de deux enfants, Annie (quatorze ans) et son frère Jean (douze ans) partis dans l'Atlas marocain à la recherche de leur père, le capitaine de Mauve, fait prisonnier par le chérif El Mokri. La grandeur d'âme des deux enfants proposant de monnayer la liberté de leur père contre leur propre captivité a raison du chérif qui finit par se rallier à la France et ouvrir son territoire au progrès.

«Les péripéties des petites Dalsie»²⁵, Gillette et Simone, âgées respectivement de dix et six ans, sont également une invitation à découvrir Madagascar. À la suite du naufrage d'un navire attaqué par les Allemands, les deux fillettes, venant rejoindre leurs parents, sont recueillies par des pêcheurs malgaches. Au terme d'un long périple, grâce à leur persévérance et à l'aide d'un indigène, elles retrouvent leurs parents, colons sur la Grande Île.

«Jocelyne ou la petite fille qui voulut voir l'Exposition»²⁶. Jocelyne de Kerlouan, accompagnée de Mlle Lucie sa gouvernante, de Corentine sa nourrice et de Nicole Pascal sa «fillette de compagnie» (quatorze ans), se rend à Paris afin de voir l'Exposition. Dans un des pavillons consacrés au Maroc, Nicole se heurte à Youssef, un ancien ouvrier agricole renvoyé par son père pour vol, «devenu espion au service des Marocains». Par un retournement de situation—un des oncles de Jocelyne, ex officier, ayant sauvé la vie de Youssef dans le passé—Youssef renonce à se venger, se repend et devient «un soldat de la France» ... tandis que tout le monde regagne Locmalo dont Geneviève, la tante de Nicole, devient la châtelaine.

L'action de «Baïa la petite négresse»²⁷ se situe en France. Elle relate la rencontre des trois enfants d'une famille bourgeoise et de Baïa, une petite fillette noire orpheline qui vend des objets artisanaux dans une vente de charité. Recueillie par les Bebryne après s'être enfuie de son foyer d'adop-

tion, Baïa se heurte à l'agressivité de Claudie, l'un des trois enfants, agressivité dont la réflexion religieuse finit par avoir raison.

«Simone et sa négresse»²⁸ relate, sur un fonds de crise économique (années 1930), les semaines d'angoisse de Simone Francal, douze ans, et de sa servante réunionnaise Banouche. Envoyées à Paris chez des cousins dont la situation financière ne cesse de se dégrader, sans nouvelles des parents, planteurs à La Réunion, séquestrés sans qu'elles le sachent par des ouvriers agricoles en rébellion, elles se morfondent puis finissent par surmonter cette épreuve et retrouver monsieur et madame Francal, enfin libérés.

«L'oncle d'Afrique»²⁹. Norbert, «original oncle d'Afrique», accompagné de son serviteur Télémaque Doudou, revient au pays où sa belle-sœur Mme Martial, mère de quatre jeunes enfants et ruinée par la famille Chiffleux, est sur le point d'être expulsée de la demeure familiale. Apportant la preuve d'une escroquerie commise par M.Chiffleux au détriment de son frère, Gabriel Martial, récemment décédé, l'oncle Norbert rétablit la situation avant de repartir pour l'Afrique. Entre temps, l'oncle d'Afrique crée sensation par les animaux (éléphant, guépard) ramenés de ses aventures tropicales, et son projet de créer un Jardin Zoologique et un Musée colonial.

«Françoise et les Blanc-Blanc»³⁰, enfin, raconte les mésaventures de Françoise, dix ans, confiée par son père Mr Charmant, planteur à La Martinique, à la garde de sa nourrice la bonne négresse Féfé Blanc-Blanc, mère de six petites filles, le temps d'un voyage en métropole. À la suite d'un accident climatique—«une queue de cyclone»—la famille Blanc-Blanc se trouve privée de ressources, et tout le monde dont Françoise doit travailler pour survivre. Recueillie, quelques semaines plus tard par une jeune veuve propriétaire d'une grande plantation, Mme Gracieux, Françoise se lit d'amitié avec sa fille Isabelle, avant de retrouver son père, qui épouse sa jeune bienfaitrice.

Sous la plume de ces auteurs dont les romans, assez peu illustrés, ont une structure identique—une héroïne principale, un événement politique ou économique en toile de fond, un élément dramatique, une épreuve à surmonter et un dénouement heureux—se dégagent un certain nombre d'images, plus ou moins stéréotypées, qui véhiculent des jugements et constituent un discours. C'est ce discours qu'il importe maintenant de faire ressortir.

Images de ...

Les milieux naturels, qualifiés d'hostiles ou/et de magnifiques, ne retenant que modérément l'attention des écrivains de Suzette³¹, il convient de s'arrêter plus longuement sur les personnages que l'on peut schématiquement distribuer en Européens et Indigènes.

Les hommes blancs/les Européens, dont la fille, l'un des enfants ou une nièce, est l'héroïne des ces histoires, appartiennent au monde des militaires celui de la conquête ou de la «pacification»—et à celui des hommes d'affaires—de «la mise en valeur»—ou de ceux qui disposent déjà d'une fortune personnelle—familiale ou acquise outre-mer.

Capitaine (de Mauve), commandant (de Pernes), colonel (de Verselaye), tous sont de remarquables officiers tant par leur courage et leur loyauté que par leur esprit de sacrifice au service de la France ; plusieurs d'entre eux ont souffert de leur engagement passé, ayant par exemple perdu un bras pendant la Grande Guerre ou lors de la conquête de Madagascar. Cependant, quoique diminués, ils honorent leur profession en doublant leur combativité d'une attitude respectueuse envers les vaincus, auxquels ils n'hésitent pas à prêter assistance.

Les civils semblent moins sereins, plus sensibles au contexte. Les revers, tout provisoires soient-ils, ne les épargnent pas. Ainsi Francal tout à la fois planteur et ingénieur agricole subit-il les aléas de la conjoncture, tout comme Mr Charmant planteur à la Martinique. De même James Wilson doit-il abandonner ses projets d'entreprise commerciale à Delhi. Cependant, par leur droiture, leur fidélité et leur esprit de famille, ils contribuent tous à la bonne chute des histoires.

Les mêmes qualités—vaillance, intelligence et compétence—qui permettent aux adultes de redresser leur situation temporairement compromise, se retrouvent chez les fillettes sur lesquelles reposent les intrigues. Les ressorts pour renverser les situations, ces dernières les puisent dans le patriotisme (Nicole, Annie)³², le courage, l'humilité (Simone³³, Françoise³⁴) et la foi (Claudie ou Mary)³⁵...

Outre les parents et les enfants, les autres personnages blancs qui peuplent les histoires «coloniales» de *La Semaine de Suzette* ne jouent qu'un rôle de deuxième plan, en apparaissant toutefois sous leur meilleur jour. Le missionnaire fait l'objet de quelques évocations en apportant «la paix du Seigneur» par le baptême ou la musique, afin «d'amener les Malgaches au bon Dieu». Le savant part à la recherche d'insectes rares; l'infirmière, par ses soins et ses médicaments, lutte avec succès contre les effets néfastes du climat. Seuls les domestiques européens retiennent davantage l'attention par leurs attitudes hostiles envers les indigènes. Si

Bécassine habille ses préjugés raciaux de sa bonhomie, ce qui lui vaut en retour l'attachement du Turc Ben Kaddour³⁶, du cireur de chaussures algérien Ali Mohammed ou encore d'un maître d'hôtel africain³⁷, la bonne alsacienne des petites Dailsie ne peut s'habituer à avoir «un sauvage dans sa cuisine», en la personne du serviteur malgache qu'elle qualifie de «Satan»³⁸. Dans «Simone et sa négresse» de Marthe Fiel, la fillette constate également avec tristesse le regard que les Français portent sur ces «autres»; Banouche, sa bonne réunionnaise subit les quolibets des domestiques des cousins Lopalin, ainsi que les propos dénigrants d'une famille ouvrière. «Une négresse! Alors ce n'est pas une vraie personne»³⁹ !

Les indigènes

Avant l'individu, c'est la foule ou la tribu, constituée de quelques unités ou d'un grand nombre de personnes, qui retient l'attention de *La Semaine de Suzette*. Du Maroc à l'Inde en passant par Madagascar, la foule africaine ou asiatique est violence, hostilité; «dissidente», «sauvage», «révoltée». Elle est mouvement—«en délire», «nuée», «agitée»...—et, déchaînée, oppose à l'ordre occidental sa démesure animale. Dans «Les péripéties des petites Dalsie», Gillette et Simone sont d'abord amusées par «la nuée de petits Somalis à peine vêtus (qui grimpe à bord) pareil à des singes»; puis apeurées à Madagascar par les «Noirs qui sautaient en poussant des airs de terreur vraiment effrayants». Dans «L'oncle d'Afrique», l'oncle Norbert a souvenir

d'une tribu tout entière prise de folie. Toutes les nuits de la forêt vierge, montaient vers elle des malédictions, des fumées pestilentielles. Ils ont fini par en venir aux mains et s'entr'égorgés⁴⁰.

Seule, la Martinique semble atténuer ce tableau négatif et offrir de la foule une image bigarrée, pittoresque et «bon enfant».

Les indigènes de *La Semaine de Suzette* appartiennent à trois catégories: les guerriers, les croyants fanatiques et les serviteurs. Le guerrier, c'est l'Arabe qui combat l'armée française, et qui, le visage en partie dissimulé par des draperies, dissimule ses rancœurs et son désir de vengeance. Tel est le Caïd Moktar dont «la joue droite (est) barrée par une cicatrice» et dont le «sourire obséquieux», «la figure froide et fermée» et «le regard glacial» n'invitent guère à la confiance. Ne pousse-t-il pas d'ailleurs son frère à se rebeller et à enlever le capitaine de Mauve, en mission de pacification⁴¹ dans l'Atlas!

(de Mauve) connaissait trop les mœurs de ces sauvages tribus pour avoir un seul moment d'illusion sur le sort qui lui était réservé [...] Ce qui l'at-

tendait, c'était la captivité accompagnée de savants martyrs tels que seule l'imagination des peuples orientaux peut les concevoir et les exécuter⁴².

Le guerrier, c'est aussi Youssef, «l'arabe [...] au visage brun traversé d'une cicatrice [...] avec des yeux de loup», l'arabe dont se méfie Nicole Pascal:

Avant la guerre du Rif, il s'était engagé de procurer des armes et des munitions à Abd-El-Krim; à présent il se trouvait enrôlé dans une bande criminelle. Recueillir des renseignements sur les envois de troupe au Maroc, répandre des tracts antimilitaristes, susciter des grèves, provoquer des révoltes, tel était le plan de Youssef et de ses complices⁴³.

C'est encore Youghal le Sikh, faisant partie de «la race la plus vindicative de l'Inde»; Youghal «au regard chargé de haine» qui soudoie le boy des Wilson afin d'enlever Mary. Bien que Léon Lambry gratifie globalement la civilisation indienne d'appréciations positives, la religion hindoue n'en est pas moins critiquable dans le regard de Mary, tant pour ses pratiques ouvertes à la superstition que pour ses préjugés de caste et son immobilité. Aux dieux de Kéhab le charmeur de serpents, des dieux qui «ne s'intéressent pas aux pauvres gens», la fillette oppose son Dieu qui lui «ne fait pas la différence entre les guerriers et les parias»⁴⁴.

Des croyants fanatiques, l'Inde semble avoir le monopole. Il n'est pas un chapitre du roman «Le voyage de Mimose» qui n'en fournisse une illustration, ne serait-ce qu'en opposant systématiquement l'innocence de Nisade, Tyhellée et Wraï, l'épouse et les enfants du prince de Woncore, convertis au catholicisme, à la vindicte des fakirs et des brahmanes. Le vieux Adj-Moôr-Sing, le chef des brahmanes est «fourbe et doucereux». Les dieux sont «sanguinaires», les rites «effrayants». Les fakirs «à deminus», «fanatiques adorateurs de Kali», ont les yeux «pleins d'une flamme extatique ; devant eux «le plus grand des princes est désarmé»⁴⁵ Youghal le sikh incarne également la «violence de l'Hindouisme». Mr Wilson avait informé sa fille Mary que «les Hindous fort superstitieux [...] deviennent féroces lorsqu'il s'agit de leur religion»; d'où l'enlèvement de cette fillette pour s'être moquée des rites. «Cette enfant a commis un sacrilège [...] le dieu de la Guerre ne me pardonnera pas de la laisser impunie»⁴⁶.

Au service du colon, le serviteur partage tout d'abord avec les autres indigènes les mêmes jugements dépréciatifs sur leur aspect physique et moral. Tenant cependant une place à part dans les sociétés coloniales, il est crédité, à côté de ses défauts, d'un certain nombre de qualités. Ainsi Zaha, le domestique malgache des petites Dalsie, qui appartient à la « tribu des Betsilés (ethnie Betsileo), une peuplade aux mœurs douces et pacifiques» est-il finalement reconnu comme «un brave nègre», «un serviteur

modèle»; ce n'est pas faute pourtant de l'avoir affirmé à la bonne des fillettes qui eut quelque mal à accepter cette l'idée. «Moi, y a zentil» «y a pas sauvage»⁴⁷. Le maître d'hôtel africain que rencontre Bécassine, «toujours souriant» et dont le «bon rire [...] ressemble à un aboiement (oua, oua,oua)», se révèle aussi «un formidable nègre» en soignant la Bretonne qui souffre d'un «torticole»⁴⁸.

Courage, obéissance, dévotion, fiabilité, voire débrouillardise, caractérisent Banouche et Bamboula, les serviteurs de Simone, Télémaque Doudou ou Féfè «la bonne négresse», la nourrice de Françoise Blanc-Blanc.

Sous cet éclatant turban, un visage aussi noir que sympathique ; de gros yeux sombres qui riboulent gaïement, un nez épaté, de grosses lèvres rouges qui découvrent à tout propos des dents blanches dans un large sourire⁴⁹.

Comme Simone aime «ses chers nègres» dont Banouche «sa seconde maman», tous les membres de la famille Martial apprennent à apprécier Télémaque Doudou, et célèbrent dans la joie, à la fin de cette histoire, «les épousailles de la vaillante cuisinière (bretonne) et du brave noir»⁵⁰.

Quant aux enfants africains, indiens, malgaches ou martiniquais, qu'ils souffrent pour des raisons religieuses ou économiques, ils semblent heureux lorsqu'ils participent à la vie des Blancs, et nourrir comme objectif premier de se franciser et de vivre en France. Bab-Azoum ne se lave-t-il pas à l'eau de Javel pour ne plus «être noir comme marmite et cheminée»? N'exprime-t-il pas «un grand désir de suivre son petit maître», Jean, lorsque ce dernier doit entrer au lycée? «Moi, pas rester pitit domestique, répète-t-il: mais apprendre dans les livres, être très savant et diviner gros monsieur Bab-Azoum très important»⁵¹.

Même raisonnement chez Féfè Blanc-Blanc, dont les fillettes ne cessent de s'extasier devant le teint de Françoise et la douceur de la plante de ses petits pieds: «c'est comme ses joues». Ne lui fait-on pas dire à propos de Blanchette, la sœur de lait de Françoise: «Comme c'est mieux d'être blanc (expliqua Nounou), on l'a baptisée Blanchette. Ça lui fait un peu de blanc quand même.»⁵²

Parcourir *La Semaine de Suzette*, pour les petites filles de l'entre-deux-guerres, n'est-ce pas «visiter l'Empire», se construire des représentations au gré des images et des écrits, et partager en fin de compte un fond d'opinions communes? Le choc sensoriel de l'image joue certes un rôle dans la diffusion de l'idéologie coloniale⁵³, mais dans cet hebdomadaire

pour enfant, ce sont surtout les mots, ceux des historiettes et des romans d'aventure, qui fondent le discours.

Et ce, tout d'abord, en distribuant les représentations en deux parties distinctes, dans l'un ou l'autre des deux mondes qui coexistent dans une situation coloniale, bien qu'ils soient différents et inégaux; celui du Blanc, du colon, de l'Européen, et celui de l'indigène, du colonisé, même lorsqu'il accompagne ses «patrons» en métropole. Dans *La Semaine de Suzette*, la logique plaide en faveur des Français; l'altérité est infériorité. «Supérieurs» de par leurs qualités morales et leur bagage technique, les Français occupent les fonctions clefs des sociétés coloniales, avec cependant le devoir de mettre leur savoir au service du progrès, et de civiliser. D'où la dichotomie selon laquelle s'ordonnent les opinions des personnages: civilisation/état sauvage—ordre, mesure, raison/désordre, instinct—morale, religion/fanatisme, superstition—avenir/passé ...

La «réalité» africaine ou asiatique dans la vision de *La Semaine de Suzette* occulte ou minimise certains volets du fait colonial. Si la France a conquis, pacifié ou pacifie encore dans les années 1920, la violence semble l'apanage des seuls indigènes⁵⁴, et la souffrance des hommes n'est évoquée que pour les Blancs dont on rappelle, pour certains, le tribut payé à la patrie? amputation d'un bras. Point d'allusion à la spoliation des terres, à des contraintes spécifiques, telles que les cultures et les corvées forcées ou les impôts excessifs; ni d'ailleurs au régime d'exception que fut l'indigénat, quand bien même tous ces non-dits auraient pu trouver dans les récits d'aventure une justification dans le souci d'amener l'indigène à un degré supérieur de civilisation. *La Semaine de Suzette*, il est vrai, n'est qu'un journal d'enfant, et quel que soit le sérieux de son contenu et de son écriture, il se doit avant tout de distraire. Mais ne peut-on pas voir ici l'efficacité d'une telle littérature qui, sans trop de nuances, vit encore un temps de certitudes; celles du bon droit, d'un monde colonial durable, et de la reconnaissance des indigènes dont la vie et les territoires sont transformés.

Ainsi le bouleversement que l'action missionnaire provoque ne vient-il jamais à l'esprit des personnages de *La Semaine de Suzette*, à plus forte raison de ses lecteurs; les indigènes qui s'opposent à la France restent-ils incompris des enfants, et ne sont-ils vus que comme des «traîtres» et non des résistants, au sens noble du terme; les aspirations nationalistes sont-elles tues.

En 1939, lorsque la France entre à nouveau en guerre, tandis que certaines fillettes continuent à s'identifier aux héroïnes de *La Semaine de Suzette*, les anciennes lectrices de cet hebdomadaire bourgeois, catholi-

que et humaniste sont devenues des femmes. Ont-elles évolué dans leurs représentations de l'outre-mer? Sont-elles devenues épouses, futures mères de colons? Ont-elles trouvé place dans la grande aventure de la colonisation, parties seules ou avec leur famille? Comment répondre à cet ensemble de questions et évaluer de manière précise l'impact idéologique de ce «joli journal»⁵⁵? On est en droit toutefois de supposer que ces images idéalisées et simplifiées du Credo colonial ont continué à les faire rêver d'aventures «exotiques» et de l'Empire, au moment même où celui-ci est remis en question. En s'appropriant *La Semaine de Suzette* qui marie l'image et le roman d'aventure, le discours civilisateur se dote d'un bon support récréatif de propagande qui lui permet de traverser tout l'entre-deux-guerres et de perdurer bien au-delà des années 1940.

La Semaine de Suzette, organe de presse spécialisée à destination des fillettes de 8 à 14 ans, outre une fascination pour les territoires lointains qu'il faut sauver de la barbarie, transmet sur plusieurs décennies une image dépréciée de l'autre. Avec prudence, on serait tenté d'avancer l'idée d'une image plus nuancée, moins violente que celle que diffuse en même temps la littérature enfantine masculine—*l'Intrépide ou l'Épatant*—et les romans coloniaux (Ruscio 1996). *La Semaine de Suzette* n'en reste pas moins insidieuse par son impact, sa longévité et son rôle éducatif, proposant des clichés du même ordre que ceux que l'école véhicule. Quant à une différence de discours fondée sur le genre ... si les héroïnes des histoires «coloniales» de ce journal sont féminines, les hommes,—père, oncle, tuteur—auxquels la fortune sourit au terme du récit, n'en gardent pas moins le beau rôle⁵⁶.

Et comment ne pas terminer cet article par deux morceaux de choix, l'un emprunté à l'épilogue de «L'oncle d'Afrique», l'autre à la leçon de la maîtresse de Françoise.

Il faut mes enfants que les Français se rendent compte sur place de la magnifique œuvre coloniale assumée par notre pays. Dans la plus Grande France africaine qui est en train de s'aménager et dont il nous appartient de développer la prospérité, nous avons à mettre en valeur d'immenses richesses, à assurer la paix, la santé, l'instruction, tous les bienfaits de notre civilisation aux populations noires dont nous avons accepté la tutelle. Jean Marc, à la sortie de Centrale, c'est toi qui auras à poursuivre le développement de mes entreprises. Renée, te plairait-il d'aider pendant un an ou deux les bonnes sœurs à mettre sur pied les écoles que je compte fonder pour mes négrellons? [...] les projets s'échafaudent: il est convenu que les jumeaux s'intéresseront surtout à la culture de la canne à sucre et

du cacao. Quant à Bilou, ami passionné des bêtes [...] il aidera grand-père dans le gouvernement du Jardin Zoologique.

Question: sommes nous Françaises?

- Une Martiniquaise n'est donc pas une Française? questionne la maîtresse.

- Si ! Si ! crient plusieurs élèves.

- Savez-vous pourquoi Française? [...]

- Je crois ... que c'est parce que la Martinique est une colonie française.

- Très bien. Qu'est-ce qu'une colonie française?

- C'est un pays où les Français sont venus, il y a longtemps, et où ils ont construit des maisons et cultivé la terre.

Notes

1. Cette école de filles, pour former le personnel des écoles normales primaires et des écoles primaires supérieures, précède de deux ans (30 décembre 1992) l'école normale supérieure de Saint-Cloud destinée aux garçons.
2. *La Semaine de Suzette* renoue ainsi avec le *Magasin d'Éducation et de Récréation*, édité par Hetzel en 1864, dans lequel alternent les textes de fiction, les contes, les leçons de morale et les articles de vulgarisation scientifique. Jules Verne s'engagera dans ce mouvement éducatif ; dès le premier numéro, publié le 20 mars 1864, son nom apparaît avec le début des « Voyages et aventures du capitaine Hatteras ».
Sur Jules Verne et l'idéologie coloniale, voir Jean Chesneaux (1966) ou encore Alain Tirefort (1999: 175-189).
3. *L'Intransigeant* du 7 mai 1931. En des termes à peu près identiques, le ministre des Colonies, Paul Reynaud, dira de Vincennes lors du discours inaugural du 6 mai qu'elle est « le plus magnifique livre d'images qu'il soit possible de mettre entre les mains d'un peuple ».
4. La lecture des mémoires ou des interviews d'anciens administrateurs ou de colons plaidant en ce sens, laisse penser que l'impact de ce type de manifestations a été vraisemblablement sous-évalué par les historiens.
5. Voir les numéros spéciaux ou les nombreux articles de *l'Illustration*, du *Temps*, de *L'œuvre*, de *Paris Soir*, du *Populaire*, de *l'Écho de Paris*... ou encore de *La Dépêche Coloniale*.
6. Par décret du 29 juin 1919, l'Office colonial institué en 1899 se transforme en Agence générale des colonies. Un service de renseignements centralise dès lors la documentation fournie par chaque territoire, dont les milliers de photo-

graphies mises à la disposition des manifestations de tous ordres : expositions, foires commerciales, conférences ... L'Agence générale des colonies sera dissoute pour des raisons budgétaires par décret du 17 mai 1934, avant de réapparaître en 1941 sous la dénomination d'Agence économique de la France d'Outre-mer. Entre temps, ce rôle d'office de propagande sera assuré par un Service intercolonial d'information et de documentation (SIID).

7. L'histoire de la «construction de l'autre», processus qui s'insère dans le moule «racialiste» du dernier quart du vingtième siècle, fait l'objet de nombreux travaux depuis les années 1990. Le musée de la BDIC (Bibliothèque de documentation internationale contemporaine) ainsi que l'ACHAC (Association pour la connaissance de l'histoire de l'Afrique contemporaine) ont réalisé sur l'imaginaire colonial un important travail de réflexion, du colloque «Images et Colonies» en 1993 à «Zoos humains» en 2002; autant de recherches qui contribuent à renouveler es premiers essais contemporains ou presque des Indépendances africaines. Voir à ce propos, M. Astier-Loufti, P. D. Curtin, L. Fanoudh-Siefer, A. Martinkus-Zemp. Blanchard & Bancel (1993), Bancel, Blanchard & Lemaire (2002).
8. Expression empruntée à Catherine Coquery-Vidrovitch (2003).
9. Les manuels, tant destinés aux futurs instituteurs qu'aux écoliers, ont attiré l'attention des historiens qui étudient le discours républicain-colonial ; voir sur ce sujet, Manuella Semideï, Jacqueline Frayssinet-Dominjon, Dominique Maingueneau, ou encore Yves Gaulupeau. À l'inverse, la presse enfantine et la littérature de jeunesse ont été jusqu'ici négligées, à l'exception de la Bande Dessinée. Ce constat invite à s'interroger sans tarder sur les façons dont une historiographie récente a pu s'approprier ce champ d'étude de la presse enfantine, et pour ce, à dresser l'état actuel de la recherche universitaire, englobant notamment les mémoires des UFR Lettres et des IEP.
Sur la littérature enfantine et les représentations coloniales on peut se reporter à Delaborde (2001), Fagot (1967), Fourment (1987), Gourevitch (1994), Jan (1969), Mabire (1988), Mathieu (1987), Mercier (1988), Parmegiani (1989), Perrin (2002), Sullerot (1966).
10. Si la question du genre ne doit pas «être passée sous silence», pour reprendre une formule chère à Michelle Perrot (1998), les données comparatives (presse enfantine féminine/masculine, presse française/belge ou anglaise ...) font actuellement défaut aux chercheurs
Les images des indigènes, en particulier celles des femmes indigènes, sont-elles moins dépréciées dans *La Semaine de Suzette* ou dans *Fillette* (1909-1964) que dans *Le Petit Illustré* (1904-1937), *l'Épatant* (1904-1939) ou encore *l'Intrépide* (1910-1937)? La Française de *la Semaine de Suzette*, femme ou jeune fille, souffre-t-elle moins du regard masculin? L'expérience coloniale, telle qu'elle est relatée dans cet organe de presse, est-elle pour la Française source de valorisation? Autant de questions qui, pour le moment, restent sans réponse.

11. Parmi les plus importantes, on peut relever pour Hachette, *La Semaine des enfants* (lancée en 1857, puis absorbant en 1876 *Le Magasin d'éducation et de récréation d'Hetzel*), *Le journal de la jeunesse* (1872-1974); pour Armand Colin, *Le Petit français Illustré* (1889-1905).
C'est *Le Petit Français Illustré* qui, en 1889, ouvre ses pages à « la famille Fenouillard à l'exposition » de Christophe, inaugurant en cela, en images, le long récit à suivre. De son vrai nom Georges Colomb, docteur es sciences naturelles, futur sous-directeur du laboratoire de botanique de la Sorbonne, Christophe publiera ensuite, «le sapeur Camember» (1890-1896), «le savant Cosinus» (1893-1899), «les malices de Plick et Plock» (1893-1904), et «le baron de Cramoisy» (1899-1902, inachevé).
12. Du fait de la progression de la scolarisation primaire, dont les effectifs passent de 3 350 000 à 4 615 000 entre 1881 et 1911, et, en même temps, de la forte chute de la proportion d'illettrés qui se stabilise autour de 4% d'une classe d'âge au début du siècle (Antoine Prost, 1983), la lecture des journaux cesse d'être l'apanage des enfants de la bourgeoisie. Le ton et le contenu de cette presse enfantine s'en trouvent en partie modifiés, l'importance croissante de l'image jouant au détriment des textes et des articles de réflexion.
13. Accordant une place non négligeable aux «produits dérivés», tels que «Pour les petits. L'alphabet de Bécassine. Un bel album cartonné», «Coffret Suzette: 40 moulages en chocolat extra fin de la véritable Bécassine », ou encore «L'année de Suzette. Agenda des petites filles»..., les annonces publicitaires vantent aussi bien «Pathéorama» et les «Cours Sinat de piano», que les «Crèmes de beauté, Royale Frisure et Royal Epilatoire», «Les filatures de la Redoute» et «Le corset Juvenil qui facilite les jeux et favorise le développement du corps et de l'esprit», cf. *La Semaine de Suzette*, 1925.
14. C'est en 1908 que Louis Forton crée les aventures rocambolesques de Croquignol, Ribouldingue et Filochard, trois maîtres escroqueurs; une série qui par ses allusions politiques et son langage argotique s'adresse au moins à «toute la famille».
«L'espiègle Lilli», qui vient également d'un magazine Offenstadt, paraît de 1905 à 1923; créée par le scénariste Jo Valle et illustrée par M.Vallet, cette série raconte les péripéties de Lilli d'Orbois, une enfant endiablée qui fait les quatre cent coups dans l'internat Poupinet.
15. La première planche est signée Jacqueline Rivière pour le scénario. À dater de 1913, Bécassine est également publiée en album par l'éditeur.
16. «Bécassine en voyage» (1921), «Bécassine en croisière» (1936).
17. Ces trois albums dont les deux derniers sont illustrés par Edouard Zier, lorsque Pinchon rejoint l'armée d'Orient, feront l'objet d'une saisie par les Allemands, le 16 juin 1940, soit deux jours seulement après leur arrivée à Paris, lors d'une perquisition au siège de la Librairie Gautier et Languereau. Information empruntée à Alain Fourment (1987: 195).
La contribution de La Semaine de Suzette à la «culture de guerre» n'a pas sa place dans cet article. On ne saurait cependant la passer sous silence, en rai-

son de la forte présence du conflit dans toutes les rubriques de ce journal pour enfant. Ainsi, pour s'en tenir au début de l'année 1915, la poupée de l'hebdomadaire est infirmière; «avec l'argent reçu pour vos étrennes, achetez Bleuette, la poupée habillée du costume de la Croix rouge» (7 Janvier). La nouvelle «Le hameau du trésor perdu» met en scène des soldats alsaciens enrôlés malgré eux dans l'armée allemande et leurs fillettes qui jouent le rôle d'agents de renseignements au service de la France, pendant que «La Corbeille à ouvrage» propose de faire des «chaussons au crochet pour nos soldats» et que «le jeu de pliage et de moulage en carton» est consacré à un «omnibus militaire pour transporter les vivres» (14 janvier). Dans *La Semaine de Suzette* du 4 février 1915, une histoire illustrée débutant en page de couverture? «La dette de Yacoub»? raconte l'acte héroïque d'un Algérien, engagé dans les Turcos, sauvant la vie de son officier, au péril de la sienne ...

18. *La Semaine de Suzette* crée ainsi «Bleuette», une poupée pour laquelle elle propose une gamme de vêtements de saison: mode hiver, mode été «Robe d'été en batiste ou linon avec broderie au passé» (23 mai 1907). Le 6 mai 1915, c'est d'un «Costume d'Alsacienne» dont se pare cette poupée. Lui emboitant le pas, *Lisette*, *L'Étoile Noëliste*, *Le Petit Journal Illustré* et *Ma récréation* mettent à leur tour sur le marché, *Lisette*, *Nadaline*, *Lilli* et *Trésorette*.
19. Il suffit de comptabiliser les références à Dieu pour bien prendre la mesure de ce journal qui, non confessionnel, s'adresse cependant en premier à la bonne bourgeoisie catholique. Comparée à *La Semaine de Suzette*, *Fillette* semble aborder des sujets moins sérieux; tout en lui reconnaissant une fibre patriotique (voir le numéro du 27 novembre 1914, ou encore son action de solidarité au profit des Français et des Belges victimes de la guerre), *Fillette* fait rêver plutôt à Shirley Temple qu'à «la plus grande France». Si idéologiquement ces deux journaux sont assez proches, le colonialisme par exemple, pour *Fillette*, est en premier prétexte à blagues (Specht 1992).
20. Bon nombre d'éléments utilisés dans les pages suivantes trouvent leur origine dans une recherche conduite depuis plusieurs années avec mes étudiants de Maîtrise et de DEA—Regards sur la littérature et l'iconographie coloniales—notamment dans le mémoire de Mme Perrin qui m'a autorisé à faire part de ses réflexions (Perrin 2002).

Le corpus sur lequel repose ce travail concerne, outre quelques numéros de 1907 et de 1922, les années 1915, 1918-1920, 1925 et 1933-1939. Les hebdomadaires étudiés, hormis ceux qui relèvent d'une collection privée (Alain Tirefort), appartiennent au Fonds Bermond-Boquié de la Médiathèque de Nantes, et à la Section jeunesse de la Bibliothèque Toussaint d'Angers.

21. Voir «La vengeance de Lisa» dont la peau noire «dégoûte» les deux jumelles Blanche et Rose, *La Semaine de Suzette* du 4 novembre 1915; «La dette de Yacoub» (Léonie Brunet), op.cit; les «Aventures de Bab-Azoum» (R. de la Nézière) qui débute sur la page de couverture de *La Semaine de Suzette* du 23 septembre 1920, ou encore «Tzingore le danseur», *La Semaine de Suzette* du 31 mars 1938.

22. Myriam Catalany, «Le voyage de Mimose», *La Semaine de Suzette* du 4 février au 25 mars 1915.
23. Léon Lambry, «Le charmeur de serpents», *La Semaine de Suzette* du 6 février au 4 avril 1919.
24. Myriam Catalany, «À la conquête de l'Atlas», *La Semaine de Suzette* du 7 août au 9 octobre 1919.
25. Pierre Besbre, «Les péripéties des petites Dalsie», *La Semaine de Suzette* du 21 octobre au 30 décembre 1920.
26. Berthe Bernage, «Jocelyne ou la petite fille qui voulut voir l'Exposition», *La Semaine de Suzette* du 19 novembre 1925 au 26 janvier 1926.
27. S. Ducamp, «Baïa la petite négresse», *La Semaine de Suzette* du 8 février au 10 mai 1934.
28. Marthe Fiel, «Simone et sa négresse», *La Semaine de Suzette* du 21 mars au 30 mai 1935.
29. A. Lichtenberger, «L'oncle d'Afrique», *La Semaine de Suzette* du 30 décembre 1937 au 3 février 1938.
30. Marie-Louise Vantteclaye, «Françoise et les Blanc-Blanc», *La Semaine de Suzette* du 2 juin 1938 au 15 septembre 1938.
31. La vision manichéenne de l'Outre-mer fait appel à des lieux communs, sur les conditions atmosphériques—de la chaleur perfide du soleil et de l'air brûlant du Maroc au climat éternellement humide de l'Inde—sur la végétation impénétrable, la flore paradisiaque et prodigue de La Réunion ou de Madagascar, et surtout sur la faune dangereuse—des moustiques à l'araignée poilue, aux scorpions, aux tigres, cobras, cerutes cornus, reptiles visqueux et crocodiles—ou *a contrario* «de compagnie»—du chien au singe, en passant par le perroquet.
 «Le crapaud buffle, racontent certains voyageurs, a un cri plus terrifiant que celui du lion ou du taureau» peut-on lire dans «L'oncle d'Afrique», *La Semaine de Suzette* du 20 janvier 1938.
 Et en conclusion d'un débat scolaire comparant les agréments et les désagréments de la France et de la Martinique, la maîtresse porte un jugement sans appel: «(La Martinique) splendide, merveilleux, mais bien des dangers nous guettent: la chaleur, les requins, les scolopendres, les scorpions, et même les tremblements de terre et les volcans ... !», «Françoise et les Blanc-Blanc», *La Semaine de Suzette* du 16 juin 1938.
 Au total, les paysages d'Afrique ou d'Asie dans lesquels évoluent les fillettes ou qu'évoquent les différents personnages de 1905 à 1939, restent considérés comme hostiles aux hommes: «La mort les guettent partout, dans les fleurs comme dans l'ombre des branches». «Le voyage de Mimose», *La Semaine de Suzette* du 4 mars 1915.
32. Le mot de la fin que Myriam Catalany lui fait prononcer, à la dernière ligne de son histoire, n'est autre que «Servir la plus grande France» !
33. À Paris, pour aider Lopalin, son cousin ruiné, elle n'hésite pas à payer de sa petite personne en donnant quelques leçons de musique.

34. Faute de moyens financiers et sans aucune nouvelle de son père, Françoise doit abandonner ses études et travailler avec les petites filles de la nourrice martiniquaise qui l'a recueillie: pour gagner un peu d'argent, elle tente de monter une troupe théâtrale.
35. C'est le repentir vis-à-vis de Baïa qui pousse Claudie à «lui faire du bien comme elle a fait du mal» en la catéchisant. Mary, quant à elle, apprend à ses compagnons d'infortune indiens la vie de Jésus et le Pater Noster.
36. Voir l'album «Bécassine chez les Turcs», 1920, op. cit, paru dans *La Semaine de Suzette* en feuilleton en 1919.
37. Voir l'album «La croisière de Bécassine», 1936, op. cit.
38. *La Semaine de Suzette* du 21 octobre 1920, mentionnée par Frédérique Perrin (2002).
39. *La Semaine de Suzette* du 9 mai 1935, ibid.
40. *La Semaine de Suzette* du 13 octobre 1938.
41. Souligné par nous.
42. «À la conquête de l'Atlas», *La Semaine de Suzette* du 11 septembre 1919, mentionnée par Frédérique Perrin (2002).
La suite de l'histoire apporte un heureux dénouement, révélant la noblesse d'El Mokri impressionné par le comportement des enfants du capitaine. Et tandis que Moktar, «l'espion des boches» s'éloigne seul, El Mokri et de Mauve marquent leur désir de paix en joignant «leurs mains pour une étreinte loyale», *La Semaine de Suzette* du 2 octobre 1919.
43. «Jocelyne ou la petite fille qui voulait voir l'exposition», *La Semaine de Suzette* du 17 décembre 1925.
À la fin de ce roman Youssef demande l'indulgence de Nicole qui prie «pour la victoire de la France en Afrique»: «Pardonnez! Votre Dieu à vous est un Dieu de pardon».
44. «Le Charmeur de serpents», *La Semaine de Suzette* du 3 avril 1919.
45. «Le voyage de Mimose», *La Semaine de Suzette*, des 18 et 25 février 1915.
46. «Le charmeur de serpents», *La Semaine de Suzette* du 13 février 1919, mentionnée par Frédérique Perrin (2002).
47. «Les péripéties des petites Dalsie», *La Semaine de Suzette* du 21 octobre 1920, mentionné par Frédérique Perrin (2002).
48. «Bécassine en croisière», 1936, op. cit.
49. «Françoise et les Blanc-Blanc», *La Semaine de Suzette* du 2 juin 1938.
50. «L'oncle d'Afrique», *La Semaine de Suzette* du 3 mars 1938.
51. «Les aventures de Bab-Azoum», *La Semaine de Suzette* du 28 octobre 1920.
Quelques images viennent par ailleurs en appui du texte pour illustrer sa vision de la réussite.
52. «Françoise et les Blanc-Blanc», op. cit.
La première sœur cadette se prénomme Neige, puis viennent par ordre d'âge décroissant (pour rester dans les tons clairs!) Rose, Perle, Jasmine, et les sœurs jumelles Lys et Muguet.

53. Voir notamment l'influence de la Presse, des affiches et des cartes postales qui relayent auprès du public français le credo civilisateur du Parti colonial (Bancel, Blanchard & Châtelier 1993; Bancel, Blanchard & Delabarre 1997; David 1986; Debost & al. 1992).
54. À l'exception de Chiffleux, qui, en métropole, escroque la famille Martial et tient des propos racistes vis-à-vis de Télémaque Doudou, et de Quelené le «grand mulâtre» qui, à la Martinique, dirige l'exploitation du père de Françoise, en son absence. Doit-on voir, dans ce dernier cas, l'illustration de la difficulté d'un «compromis métis»?
55. Une telle ambition bute sur bien des difficultés. Seul le recours aux récits de vie permettrait de combler les lacunes de la documentation écrite—récits de voyages, journaux intimes ...—concernant les femmes.
56. Et ce, indépendamment du sexe des auteurs des romans-feuilletons ou des histoires en images, puisque *La Semaine de Suzette* ouvre sa rédaction aux femmes, à l'exemple de Jacqueline Rivière sa rédactrice en chef.

Bibliographie

- Bancel, Nicolas, Blanchard, Pascal & Châtelier, Armelle, 1993, *Images et Colonies. 1880-1962*, Paris, BDIC-ACHAC, Syros, 1993.
- Bancel, Nicolas, Blanchard Pascal & Delabarre, Francis, *Images d'Empire (1930-1960). Trente ans de photographies officielles sur l'Afrique française*, Paris, la Documentation Française-La Martinière, 1997.
- Barjavel, René, 1980, *La charrette bleue*, Paris, Denoël.
- Beauvoir (de), Simone, 1971, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Paris, Gallimard, [1ère édition 1958].
- Chesneaux, Jean, 1966, *Une lecture politique de Jules Verne*, Paris, Maspero.
- David, Philippe, «La carte postale africaine, 1900-1960. Essai de bilan, incitation à la recherche», *Revue d'études politiques, administratives et juridiques*, Paris, 1986.
- Debost, Jean-Barthelemy & al, 1992, *Négripub. L'image des Noirs dans la publicité*, Paris, Somagy.
- Bancel, N., Blanchard, P. & Lemaire, S. (éds), 2002, *Zoos humains, de la Vénus hottentote aux reality shows*, Paris, La Découverte.
- Coquery-Vidrovitch, Catherine, 2003, «Le postulat de la supériorité blanche et de l'infériorité noire», in Ferro, M. (éds), 2003, *Le livre noir du colonialisme. XVIe – XXIe siècle: de l'extermination à la repentance*, Paris, Robert Laffont.
- Delaborde, D., 2001, *Suzette et les autres: un demi-siècle de journaux pour la jeunesse*, Paris, Metz.
- Fagot, H., 1967, *L'idée coloniale dans la littérature enfantine pendant la période de 1870 à 1914*, Paris, IEP.
- Fourment, A., 1987, *Histoire de la presse des jeunes et des journaux d'enfants: 1758-1988*, Paris, Eole.

- Gourevitch, J. P., 1994, *Images d'enfance: quatre siècles d'illustration du livre pour enfants*, Paris, Alternative.
- Jan, I., 1969, *La littérature enfantine*, Paris, Éd. ouvrières.
- Mabire, J. C., 1988, *La représentation iconographique des colonies françaises à travers les périodiques illustrés: 1881-1939*, Paris, IEP.
- Mathieu, N., 1987, *Les maisons d'édition et la presse pour enfants dans la seconde moitié du XIXème siècle*, Université Paris 2 [Thèse d'Histoire].
- Mercier, J. P., 1988, «Image du noir dans la littérature enfantine de 1850 à 1948», *Notre librairie*, 91, Clef.
- Parmegiani, C. A., 1989, *Les Petits Français illustrés, 1860-1940. L'illustration pour enfants, les modes de représentation, les grands illustrateurs, les formes éditoriales*, Cercle de la Librairie, Paris.
- Perrin, Frédérique, 2002, *Les colonies racontées aux enfants: les représentations coloniales dans la littérature enfantine sous la IIIe République*, DEA, Université de Nantes.
- Perrot, Michelle, 1998, *Les femmes ou les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion.
- Prost, Antoine, 1983, *L'enseignement en France: 1800-1967*, A. Colin.
- Ruscio, A., 1996, *Le credo de l'homme blanc. Regards coloniaux français: XIXe-XXe siècles*, Bruxelles, Complexe.
- Sartre, Jean Paul, 1984, *Les mots*, Paris, Gallimard, [1ère édition 1964].
- Specht, Véronique, 1992, *Fillette, La Semaine de Suzette: miroirs de la société française? 1918-1931*, Maîtrise, Université de Toulouse, 1992.
- Sullerot, E., 1966, *Histoire de la presse féminine en France des origines à 1948*, Colin, Paris.
- Tirefort, Alain, 1999, «Faut-il interdire Jules Verne aux enfants? La vision de l'Afrique et des Africains dans les 'Voyages extraordinaires'», in *Histoires d'Europe et d'Amérique. Le monde atlantique contemporain*, Ouest Éditions.
- Troyat, Henri, 1992, *Un si long chemin*, Paris, Stock.